

Le développement du comparatisme indo-européen

Sommaire

Les publications de la seconde décennie du siècle
L'apport de Rask
La comparaison morphologique
Les lois phonétiques
Le rôle des langues germaniques
L'arbre des langues
Le rôle du sanskrit

Sylvain AUROUX
Gilles BERNARD
Jacques BOULLE

Publié in *Histoire des Idées Linguistiques*, Pierre Mardaga, Liège-Bruxelles 2000

Les publications de la seconde décennie du siècle

Nous avons déjà noté (voir tome II, chap. 8, section 3) comment la grammatisation des langues du monde avait peu à peu engendré mécaniquement la comparaison de différentes langues et la reconnaissance de différentes familles (sémitique, caraïbe, finno-ougrienne et austronésienne, notamment). En l'espace de quatre ans, trois publications de la seconde décennie du siècle vont profondément changer la connaissance de l'apparentement des langues de l'Europe :

- 1816 : Bopp, étude *sur le système de conjugaison du sanscrit comparé à ceux du grec, du latin, du perse et du germanique* (en allemand) qui effectue la première comparaison systématique de paradigmes de langues européennes avec ceux du sanskrit ;
- 1818 : Rask, *Recherche sur l'origine du vieux-norrois ou islandais* (en danois ; primée en 1814 par l'Académie danoise) qui utilise systématiquement les correspondances phonétiques ;
- 1819 : Grimm, *Deutsche Grammatik*, qui est une comparaison des différents dialectes germaniques ; on retiendra surtout la 2^{ème} éd. (1822), où se trouve exposée sous l'influence de Rask, la double mutation consonantique des langues germaniques, qui deviendra, tout au long du siècle, l'exemple même de la « loi phonétique ».

Ces trois essais vont servir de référence et d'orientation initiale à plusieurs générations de chercheurs dont le nombre ira croissant tout au long du siècle. À eux trois, ils mettent l'accent sur les langues germaniques, le sanskrit et les lois phonétiques. Quoiqu'ils étudient des aspects anciens des langues et utilisent l'explication historique, ils n'ont pas encore un point de vue totalement historique sur le langage. La naissance de la grammaire comparée n'est pas une brusque révolution qui fait table rase du passé et présente d'un coup un système achevé. Trop d'éléments factuels sont en jeu pour qu'elle puisse l'être et leur traitement nécessite la lente mise au point d'une méthodologie qui est une innovation profonde au cours de la longue histoire des sciences du langage. C'est entre la *Vergleichende Grammatik* (1833-1852) de Bopp et le *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Ursprache, des Altindischen, Alteranischen, Altgriechischen, Altitalischen, Altkeltischen, Altslawischen und Altdeutschen* (1861-1862) de Schleicher, que la grammaire comparée indo-européenne, va prendre sa consistance documentaire et méthodologique, jusqu'à revendiquer d'être le cœur même de la science linguistique.

L'apport de Rask

Chercheur original et isolé, Rasmus Kristian Rask est un héritier du 18^{ème} siècle qui sera toute sa vie à la recherche d'une grammaire générale philosophique, fondée, comme chez Beauzée, sur les langues réelles. Son point de vue, comme celui de Humboldt, est foncièrement philosophique et typologique, et non pas génétique. La parenté génétique n'est finalement pour lui qu'un intéressant cas particulier d'affinité typologique, et, s'il envisage des évolutions historiques, c'est essentiellement dans la perspective typologique de l'évolution de la morphologie

(complexification ou simplification). C'est ce point de vue qu'il adopte dans sa « grammaire étymologique » du danois (rédigée en 1810), expliquant la morphologie danoise par référence au vieux-norrois. Ce n'est pas le premier exemple de comparaison d'une langue avec sa source : on se souvient des *Institutiones grammaticae anglosaxonicae et mæsothicae* (1689) de G. Hickes (voir tome II, p. 534 et 564). Mais c'est probablement la première fois qu'on insiste tant sur la valeur explicative de la mise en rapport. D'où une conception originale du changement : une langue, en tant que système, ne change pas, elle peut seulement disparaître, remplacée par un nouveau système issu de l'ancien ; une structure ancienne se désintègre, ouvrant une période parfois longue d'instabilité et de « fermentation », à l'issue de laquelle se dégage une nouvelle structure, plus simple : le latin a disparu, remplacé par les systèmes romans. Le comparatisme développera ultérieurement d'autres conceptions de l'évolution ou histoire des langues, mais l'explication « étymologique » demeurera son horizon méthodologique.

De ces années d'école date un essai sur la notion d'« évolution en spirale ». Le langage humain a des débuts extrêmement simples, puis les langues se complexifient dans un foisonnement excessif (par exemple, l'esquimo), que les exigences du progrès matériel et de l'accroissement des communications humaines viennent ensuite simplifier, comme on le constate entre les langues indo-européennes anciennes et les langues modernes. Ces dernières se rapprochent de la simplicité primitive, mais à un tout autre niveau de progrès humain. Rask compare l'évolution des techniques (compliquées au moment de leur invention, simplifiées plus tard) et des religions (des concepts primitifs aux doctrines élaborées, puis à leur simplification humaniste) et celle des langues.

C'est par sa démonstration de la parenté du germanique avec le latin et le grec, et surtout par les méthodes de cette démonstration que Rask aura une influence directe sur Grimm. Dans la *Recherche*, il reprend en effet la démarche bien rodée de ses prédécesseurs — comparaison du vocabulaire fondamental et des structures morphologiques (voir tome II, p. 556 et s.) — mais il y ajoute deux nouveautés méthodologiques.

D'abord sa morphologie ne se limite pas à la flexion (déclinaisons et conjugaisons). Il remarque, par exemple, que l'effectif de la classe fermée des verbes forts est à peu près le même dans toutes les langues germaniques (par exemple, en allemand et en anglais). En prenant, ainsi, en considération des groupes de mots, Rask généralise à l'ensemble du matériel linguistique la comparaison morphologique.

Mais surtout le philologue danois introduit, sur le plan phonétique, l'utilisation systématique de correspondances phonétiques régulières (*bogstav-overgange*). Il suit ici explicitement Turgot, qui, dans l'article « Étymologie » de l'*Encyclopédie*, avait vulgarisée, voire prudemment mise en principes généraux, la transformation de l'utilisation traditionnelle des métaplasmes (figures de lettre), en des règles de correspondance entre les sons ou « lettres » de deux langues, ou de deux états de la même langue (voir tome II, p. 570 et s.). Ces correspondances sont à définir langue par langue et époque par époque. C'est ce point de vue qui permet de donner pour la première fois une liste des correspondances réglées¹ entre les consonnes germaniques et celles du latin ou du grec. Ainsi, au *t* grec correspond *th* en vieux-norrois (gr. *treis*, « trois », VN *thrir*), au grec *d* correspond le vieux-norrois *t* (gr. *damao*, « je dompte », VN *tamr*, « apprivoisé »), au grec *th* correspond le vieux-norrois *d* (grec *thura*, « porte », VN *dry*). L'ensemble décrit partiellement ce qu'on appellera plus tard mutation consonantique ou loi de Grimm (voir plus loin).

En Rask s'accomplit un 18^e siècle rationaliste et classificateur. Sa grammaire comparée est, comme il le dit explicitement, analogue à la taxinomie de Linné, c'est-à-dire non historique pour l'essentiel, structurale en quelque sorte. Ses découvertes, exploitées par Grimm, ont été précieuses pour les comparatistes, mais ses préoccupations n'étaient pas les leurs.

1. La nouveauté réside dans le caractère systématique (exhaustif) de la description ; on sait que des remarques sporadiques avaient déjà été faites dans ce sens (voir les citations de Denina et Ihre, tome II, p. 579, note 51) et que certaines correspondances faisaient partie de la connaissance commune.

La comparaison morphologique

C'est, semble-t-il, sous l'influence de F. Schlegel que Franz Bopp s'est tourné vers le sanskrit et la comparaison indo-européenne¹. De 1812 à 1819, il vient étudier à Paris et à Londres (où il se lie d'amitié avec Humboldt, chargé d'affaires de Prusse, qui en 1821 lui confiera une chaire à Berlin). Son premier livre, *Sur le système de conjugaison* [...] (1816), en introduisant le sanskrit et la comparaison morphologique, est décisif pour l'orientation de la grammaire comparée naissante. Il publie plusieurs éditions d'une grammaire du sanskrit, et une série de monographies comparatives qu'il reprendra dans son grand ouvrage en plusieurs volumes, la *Vergleichende Grammatik* (1833 à 1852). Complété et remanié dans une deuxième édition (1856-1861), il connaîtra une troisième édition posthume (1868). Il s'agit du manuel qui va introduire une génération entière d'étudiants au comparatisme indo-européen. Le français Bréal, qui a suivi les cours de Bopp, en publiera une traduction (1866-1869) lorsqu'il s'agira de développer la discipline dans son pays.

Bopp est avant tout un morphologiste. S'appuyant sur la clarté morphologique du sanskrit (voir plus loin) et sur les excellentes analyses des grammairiens indiens, peut-être aussi (voir la section 1 de ce chapitre) sur la pratique scolaire du découpage héritée des hellénistes hollandais, il donne une analyse des formes indo-européennes sur laquelle il n'y aura pas, pour l'essentiel, à revenir (racine, suffixe de thème, désinences). En revanche, la souplesse arbitraire de sa phonétique laisse beaucoup à désirer, ainsi que l'interprétation sémantique qu'il veut donner des constituants morphologiques.

Hostile à l'enthousiasme littéraire incontrôlé et aux pures spéculations, il ne s'intéresse cependant pas, en historien, aux problèmes concrets du développement des langues, mais préfère des constructions interprétatives toutes théoriques. Son inspiration fondamentale est la logique du langage selon Leibniz, et sa préoccupation constante est de retrouver dans les formes de la langue-mère idéale une analyse logique. D'où l'intérêt du sanskrit, langue où l'union du sens et de la forme est encore relativement transparente. Quand cette transparence fait défaut, il construit au besoin (grâce à l'arbitraire de sa phonétique) des formes pré-sanskrites reflétant mieux la combinaison logique des concepts.

Les mots représentent des pensées, et toute pensée se compose d'un concept fondamental et de concepts relationnels accessoires (*Grundbegriff* et *accessorische Verhältnissbegriffe*). Bopp entend retrouver directement, dans les suffixes agglutinés sur la racine lexicale (« verbale »), d'autres racines, pronominales ou lexicales, prenant valeur relationnelle. Ainsi interprète-t-il le comparatif indien en *-tara* comme la racine *tar*, « surpasser ». Les formes verbales reflètent l'analyse logique traditionnelle (copule + participe, « il chante » = « il est chantant »²) ; elles incorporent souvent les deux racines du verbe « être », sanskrit *as* et *bhu* : d'où le *s* des aoristes et des futurs grecs ou sanskrits (dont le *k* du parfait grec est une variante arbitraire), et le *b* des imparfaits et futurs latins (*amabam*, *amabo*)³. Dans cette morphologie agglutinative, l'alternance vocalique interne à la racine (par exemple, grec *leipo*, *élipon*, *léloipa*, « je laisse, je laissai, j'ai laissé », ou allemand *binden*, *band*, *gebunden*, « lier, je liai, lié ») est un phénomène non interprétable, parce qu'irréductible à une analyse par juxtaposition. Plutôt que d'accepter cette donnée morphologique importante de l'indo-européen que ses successeurs analyseront amplement, Bopp préfère s'en débarrasser en en faisant un phénomène secondaire d'ordre mécanique, induit par le « poids » variable des désinences (« loi de gravité »). L'alternance vocalique (Ablaut) prend rang parmi les phénomènes historiques inessentiels de dégénérescence et de corruption.

On a beaucoup discuté de l'« organicisme » de Bopp :

Les langues doivent être considérées comme des corps naturels organiques qui se forment selon des lois

-
1. Esprit rationaliste, Bopp ne tardera pas à prendre ses distances vis-à-vis du romantisme de F. Schlegel, et sera l'un des premiers à vouloir considérer les langues en elles-mêmes, et non comme moyens d'accès aux cultures. Il publiera cependant régulièrement des traductions d'extraits de la littérature sanskrite (dès 1816 et en 1819, 1824, 1829).
 2. Sur la théorie du verbe substantif, voir tome 2, p. 116, 123, 134.
 3. À l'heure actuelle, cette étymologie des futurs et imparfaits latin a été retenue, mais pour le reste, il n'est pas absurde de soutenir qu'en général les suffixes ne sont pas lexicaux, et ont toujours eu une valeur abstraite, opératoire (ainsi le *s* des aoristes et des futurs pourrait être un morphème perfectivant).

définies et, comportant un principe de vie interne, se développent puis peu à peu dépérissent ; dès lors, elles ne se comprennent plus elles-mêmes, et leurs membres ou formes, significatifs à l'origine, mais devenus une masse extérieure, sont rejetés, mutilés, ou employés à tort, c'est-à-dire utilisés à des fins auxquelles ils n'étaient pas adaptés de par leur origine (1827).

Ce genre de passage est diversement interprété. Pour Arens (1969) et Kærner (1975a), il manifeste le début d'une conception du langage comme « un organisme actif, en quelque sorte autonome par rapport à l'homme ». Mais cette conception, qui est celle de Schleicher, reste assez extérieure au système de Bopp. Il vaut mieux, avec Delbrück (1882) voir dans ces expressions de simples images ou métaphores. Mais pourquoi des images biologiques ? D'abord à cause des succès de la paléontologie, qui feront impression dans toute notre période. Ensuite parce que le terme d'« organisme » a eu au 18^e siècle le sens de « système », et le conserve. Grimm lui-même, pourtant peu sensible au modèle biologique, qualifie (comme Bopp) d'« inorganiques » les modifications secondaires d'un système hérité (par exemple, la mutation germanique). Dans la citation ci-dessus, Bopp se sert de la métaphore à deux fins : d'abord pour exprimer la cohérence systématique de la langue-mère ; ensuite pour se débarrasser rapidement, par une analogie, des phénomènes historiques : usure de la morphologie, simplification, réinterprétations inessentiels, en un mot « déclin » des langues. C'est sur la logique, non sur la biologie, que se modèle la linguistique de Bopp ; et cette linguistique logique n'a pas véritablement de place pour l'histoire.

Les lois phonétiques

C'est Grimm¹ qui introduit véritablement la dimension historique. Il définit sa démarche comme empirique (« de bas en haut ») :

En grammaire je suis hostile aux concepts logiques généraux ; ils confèrent aux positions une apparence de rigueur conclusive, mais ils entravent l'observation, que je considère comme l'âme de la recherche linguistique. Si on ne fait pas cas des constatations qui, avec leur certitude factuelle, se rient d'emblée de toute théorie, on ne se rapprochera jamais de l'insondable esprit de la langue (*l.c.*, 1822).

La grandeur de Grimm, c'est précisément de savoir combiner un profond sens du concret de la langue et un esprit de synthèse systématique. Il donne un nom aux faits morphologiques : verbes forts et verbes faibles, déclinaisons forte et faible, *Umlaut*, *Ablaut* (apophonie ou alternance vocalique). Il sait présenter les phénomènes de façon à leur donner valeur de généralité explicative.

L'élément décisif dans la méthode des comparatistes provient de l'étude historique des dialectes germaniques de la *Deutsche Grammatik* (1819). En fait, on le trouve dans la seconde édition, en quatre volumes, de 1822 à 1837). Il s'agit de la formulation de ce que la postérité retiendra sous le nom de *loi de Grimm*, mais que son inventeur désignait sous le nom de *mutation phonétique* (*Lautverschiebung*).

Grimm, sous l'influence du danois E. Rask (voir plus haut), consacre quelques 595 pages du premier volume à l'étude des changements phonétiques. On n'avait jamais écrit une étude d'une telle ampleur sur un tel sujet. Il dresse des tables de l'évolution de chaque son dans les différents états des différentes langues qu'il a pu étudier. Cela lui permet de mettre au jour des régularités étonnantes dans l'évolution du système consonantique qui font des langues germaniques un cas à part dans l'ensemble des langues indo-européennes² (ou indo-germaniques comme on disait à l'époque, selon la terminologie du géographe C. Malte-Brun). Si l'on prend

-
1. Bibliothécaire, puis professeur d'université, Grimm travaillera toute sa vie, avec son jeune frère Wilhelm, sur le fonds culturel germanique (littéraire et populaire). Il y a chez Grimm un profond sens esthétique, un plaisir sensuel de la langue (ineffable à la limite), où s'alimentent à la fois son amour des beaux textes (« Avec quelle pureté, quel à-propos et quel naturel les poètes du 13^e siècle ne rimaient-ils pas ? »), son intérêt vivant pour la vieille culture, et la précision de son travail linguistique.
 2. Grimm a reconnu les séries consonantiques indo-européennes — sourdes, sonores et aspirées — et les a appelées « degrés ». Son interprétation idéologique est ambiguë : d'une part, chaque mutation est un déclin, une chute d'un degré ; mais aussi par cette chute « inorganique », la nation germanique affirme son originalité, son indépendance barbare.

deux états de l'évolution des langues germaniques, le gotique et l'ancien-haut-allemand, on remarque, en effet, deux changements du système consonantique par rapport aux autres langues (que l'on peut représenter par le grec). Grimm expose sa découverte de la façon suivante (l.c., p. 584) :

<i>gr.</i>	P	B	F	T	D	TH	K	G	CH
<i>got.</i>	F	P	B	TH	T	D	...	K	G
<i>a.h.a</i>	B(V)	F	P	D	Z	T	G	CH	K

ou encore :

<i>gr.</i>	<i>got.</i>	<i>a.h.a</i>	<i>gr.</i>	<i>got.</i>	<i>a.h.a</i>	<i>gr.</i>	<i>got.</i>	<i>a.h.a</i>
P	F	B(V)	T	TH	D	K	...	G
B	P	F	D	T	Z	G	K	CH
F	B	P	TH	D	T	CH	G	K

La régularité n'affecte pas seulement le passage d'un son (ou plutôt d'un phonème comme on dira plus tard ; Grimm, à la façon ancienne, parlait de « lettre »¹) à un autre (par exemple de *gr. P* à *got. F*). À chaque mutation, on distingue, mise en lumière par la présentation choisie par Grimm, une rotation d'un degré dans chacun des trois ordres de consonnes (labiales, dentales et gutturales). Grimm considère la deuxième mutation comme une répétition de la première (par exemple, le passage de la sonore à la sourde dans *duo* > *twai*, et dans *daura* > *turi*) et c'est une simplification qui lui a été reprochée. Ses termes phonétiques sont parfois flous (son « aspirée » *th* est en grec une occlusive aspirée, en gotique une spirante), et les deux mutations diffèrent dans le détail, si bien que son tableau est un durcissement théorique de la réalité. On peut cependant l'interpréter comme la représentation abstraite d'une tendance idéale, dont la réalisation plus ou moins complète dépend de facteurs contextuels — et à ce titre il est essentiellement correct. D'autant plus que Grimm complète son tableau général par de fines remarques de détail.

La « loi de Grimm » est une authentique découverte, autant factuelle que méthodologique. Comme la plupart des grandes découvertes, elle s'inscrit dans une longue tradition où l'historien peut reconnaître quantité de formulations partielles ou apparentées². Mais comme toutes les grandes découvertes, loin d'être la connaissance d'un phénomène de plus, elle change brutalement le point de vue selon lequel on peut voir les phénomènes. Avant Grimm, comme on l'a noté (tome II, p. 570 et s.), c'est le mot qui est l'unité élémentaire de l'étymologie. On reconnaît bien les « changements de lettres », dont on donne une conception générale dans la théorie des figures de lettres (métaplasme), mais celles-ci affectent les mots au cas par cas, de façon contingente. Avec la mutation consonantique, c'est la lettre (nous dirions le phonème) qui est l'unité élémentaire du changement et ce dernier affecte toutes les occurrences de la lettre (régularité). L'évolution du mot n'est qu'un résultat ; il y a dans le changement linguistique des régularités globales et abstraites qui ne sont pas données dans la perception immédiate du sujet parlant et dont la découverte exige autant une théorie forte qu'une longue et coûteuse recherche empirique. Comme toutes les grandes découvertes, l'importance de la loi de Grimm se mesure à ses conséquences dans le développement ultérieur des connaissances. Les problèmes que pose son interprétation épistémologique ne seront aperçus que bien plus tard, lorsque l'application généralisée de la méthodologie qu'elle inaugure donnera finalement lieu à la « querelle des lois phonétiques » (voir chap. VII, section 1).

1. Une « lettre » est réalisée par une graphie et par un son, défini de façon articulatoire. C'est donc une entité abstraite, quoique non théorisée, au contraire du phonème qui en prendra la place.
2. On songe à l'accélération ou vitesse instantanée et aux théories de l'*impetus*, à l'oxygène et au phlogistique, etc.

La mutation consonantique sera l'une des théories les plus discutées dans la linguistique du 19^e siècle ; la rotation à laquelle Grimm semblait tellement tenir étant la plupart du temps laissée de côté. La question principale est de savoir si les phénomènes manifestent bien un tel type de régularité. Par conséquent, on cherche des exceptions ; la règle du jeu pour les défenseurs de la théorie est de leur trouver une explication. Non seulement la loi de Grimm a tenu, mais sa discussion a permis d'affermir l'hypothèse des régularités phonétiques. On peut classer les exceptions rencontrées en trois ensembles : i) celles qui concernent les groupes consonantiques (par exemple, on a souvent le groupe *sk* en *sk.* comme en allemand) : le fait qu'il s'agisse d'un groupe justifie, par le contexte, l'exception ; ii) un certain nombre de cas où ce que l'on trouve en sanskrit ne correspond ni à ce que l'on trouve dans les autres langues indo-européennes, ni dans les langues germaniques. Si la loi de Grimm tient, c'est le sanskrit qui fait problème. Ces cas seront expliqués par la loi de Grassman (1863)¹ ; iii) des cas, enfin, qui seront expliqués par la loi de Verner. Nous expliciterons la démarche générale sur ce dernier exemple.

L'article retentissant que Karl Verner publie en 1876 sous le titre « une exception à la première mutation phonétique » mérite que l'on s'y arrête, car il témoigne de l'apogée de la méthode comparatiste au temps des néo-grammairiens, au moment où débute la querelle des lois phonétiques. Soit le tableau d'exemples (en fait les exceptions étudiées et expliquées par Verner sont extrêmement nombreuses) suivant, dans lequel nous utilisons la notation de Grimm pour plus de clarté, quoique déjà du temps de Verner la description ait été considérablement plus raffinée :

sk. *pitar, matar, bhratar*
 lat. *pater, mater, frater*
 got. *fadar, modar, broTHar*
 all. *Vatter, Mutter, Bruder*

En ce qui concerne la première mutation, on remarque que sur la ligne du gotique seul *broTHar* correspond à ce que prévoit Grimm. Comment expliquer que sk. *T* corresponde à got. *D* ? Verner a remarqué la différence de place de l'accent en sanskrit (en gras sur notre tableau) et a su la relier à toutes les exceptions. D'où sa loi que l'on peut exprimer ainsi : quand l'accent sanskrit tombe sur la racine, on a bien en gotique (comme le prévoit Grimm) une fricative sourde (en l'occurrence **TH**), sinon on a une occlusive sonore (en l'occurrence *d*). Elle a ceci de remarquable que l'effet de l'accent est constaté au moment où il a disparu.

Les mutations germaniques apparaissent clairement, avec Grimm, comme des faits de système. Pas plus que Rask, cependant, il ne croit à l'application absolue des règles phonétiques : « La mutation se réalise statistiquement (*erfolgt in der masse*), mais ne s'accomplit jamais complètement dans le détail ; il reste des mots qui conservent l'organisation de l'ancien système, le courant de l'innovation les a laissés de côté ». Il semble que pour Grimm ces exceptions soient précieuses, comme témoins isolés de l'ancien système, confirmant la parenté.

Le philologue laisse une description détaillée des langues germaniques, avec leurs traits spécifiques, et les traits qui les rapprochent des autres langues de la famille, ainsi l'apophonie ou alternance vocalique (qu'il fera accepter malgré Bopp). Le dernier volume de sa *Deutsche Grammatik* est une syntaxe, entreprise originale dans un courant comparatiste souvent dominé par la morphologie.

Le rôle des langues germaniques

On aura remarqué que le foyer des changements que nous décrivons est l'Allemagne (en fait la Prusse), où un puissant besoin d'affirmation nationale se combine à des conditions matérielles favorables, notamment un solide

1. Il s'agit de montrer comment l'aspiration peut se transporter de la finale d'une racine à la consonne initiale, ou disparaître du premier de deux groupes de consonnes aspirées. Dès lors le sanskrit ne manifeste plus une ancienneté absolue : certains traits des langues germaniques sont plus anciens. Ce résultat va à l'encontre des typologies évolutionnistes.

réseau universitaire. C'est dans un tel cadre que la découverte du sanskrit fut, selon l'expression de Bopp en 1816, « comme la découverte d'un nouveau monde ». Autant les Hongrois s'étaient désintéressés de leur parenté linguistique avec d'obscurs peuples primitifs comme les Lapons ou les Vogouls, dont la connaissance a été synthétisée par Gyarmathi en 1799 (voir tome II, p. 556 et s.), autant le prestige d'une affinité de l'allemand avec le sanskrit, véhicule d'une haute civilisation de sagesse, avait de quoi séduire les Allemands. Elle leur permettait de retrouver un fil de l'histoire qui les libère de la domination culturelle écrasante de la langue latine et de ses descendantes romanes.

Cette orientation est très marquée dans l'histoire de la langue allemande que publie Grimm en 1848. Lorsque le comparatisme s'attarde sur une ancienne déclinaison, où les mêmes formes se retrouvent de façon croisée au nominatif singulier et au génitif pluriel (*bard*) ainsi qu'au génitif singulier et au nominatif pluriel (*baird*), il ne résiste pas à faire en note (p. 370) une comparaison avec l'ancienne flexion des langues romanes, redécouverte par Raynouard en 1822 (voir p. XXX). Le cas sujet y prend un -s au singulier (anc. fr. *amis*, prov. *amics* ; héritage de la seconde déclinaison latine *dominu-s*), forme qui se retrouve au cas régime pluriel (cf lat. *domino-s*), tandis que le cas sujet singulier et le cas régime pluriel n'en ont pas (anc. fr. *ami*, prov. *amic* ; du lat. *dominum* et *domini*). Sans doute parce que la forme germanique bénéficia d'une flexion interne et non d'un simple changement de terminaison, Grimm trouve qu'elle « domine merveilleusement la flexion romane » (*beherrscht es nicht wunderbar die romanische flexion* ? p. 370).

L'interprétation de la fameuse *Lautverschiebung*, va dans le même sens :

d'un certain point de vue la mutation phonétique me paraît un trait de barbarie et un rejet de la civilisation, que les autres peuples plus pacifiques ont évité ; mais qui est relié au progrès des germains vers la liberté et à leur lutte pour elle, lesquels inaugurent le Moyen-Âge et devaient entraîner la transformation de l'Europe. (*l.c.*, p. 417).

Le fait que les pays de langue allemande (politiquement désunis) aient produit non pas une grammaire synchronique de la langue allemande¹, c'est-à-dire du *haut-allemand* (*hochdeutsch*), mais une grammaire historique des *dialectes germaniques* n'est pas non plus sans intérêt politique. La *Geschichte der deutschen Sprache* est symptomatique, voire caricaturale, sur ce point. Dans son introduction (datée du 11 juin 1848) Grimm expose l'antiquité et l'extension d'une entité qui n'est pas toujours simplement linguistique : il est question de *unser Volk* (notre peuple, p. IV). L'exposé de l'extension laisse parfois rêveur dans sa formulation : « la Lorraine, l'Alsace, la Suisse, la Belgique et la Hollande sont aussi notre empire (*unserm Reich*), nous disons qu'elles ne sont pas devenues étrangères de façon irrémédiable » (p. V). C'est qu'en effet, « Notre langue est aussi notre histoire » (*l.c.*, p. 185).

Il ne faut certes pas surestimer ce genre de textes et expliquer les mots qu'il emploie à la lumière de ce qu'ils deviendront dans l'histoire ultérieure. On trouverait des textes du même acabit chez des auteurs français ; on se souvient de leur idolâtrie des celtes au 18^e siècle et ils inventeront bientôt les gaulois. Mais là où les français, depuis Richelieu, se sont intéressés à l'*usage actuel* de leur langue et à son expansion, les allemands, sans unité politique et connaissant encore la diversification dialectale, cherchent dans le *passé* la seule unité qu'il leur soit donné de trouver à tout coup. Il n'en demeure pas moins que se forge là un corps de doctrine et des arguments dont le contenu est adéquat à l'usage qu'on en fera ultérieurement. En tout état de cause, indépendamment du problème politique posé par les relations entre la Prusse et la France, il n'en demeure pas moins que les comparatistes ont développé, quel que soit leur pays d'origine, les fondements de ce qu'il convient de nommer le racisme linguistique. Les causalités profondes de l'émergence de la linguistique indo-européenne ne sont pas seulement scientifiques, mais aussi idéologiques.

1. Comme cela a été le projet de l'Académie Française et de ses grammairiens, dans un pays uni par une monarchie absolue qui imposait sa langue normée à toutes ses nouvelles conquêtes, selon une politique d'éradication des variétés dialectales et des langues différentes, que poursuivit la Révolution (voir chap. I, section 1) et les gouvernements du 19^e siècle.

L'arbre des langues

On comprend assez aisément la régularité du développement de la grammaire comparée tout au long du 19^e siècle : il s'agit de rassembler des informations sur les différentes langues, d'en inférer les lois phonétiques de variation, de dater les séparations que manifestent ces lois. On comprend également la quantité énorme de travail que cela représente et la nécessité d'un personnel scientifique nombreux. Moyennant quoi, on finit par voir apparaître des synthèses sur différents groupes de langues. Après les travaux de Bopp et Grimm, la discipline progresse régulièrement : A. F. Pott, *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen* (1833-1836) ; A. Schleicher, *Die Sprachen Europas in systematischer Uebersicht* (1850) ; F. Miklosich *Vergleichende Grammatik der Slavischen Sprachen* (1852), première synthèse sur les langues slaves ; J. K. Zeuss *Grammatica Celtica* (1853), première synthèse sur les langues celtiques. En 1861 paraît une somme qui rassemble l'essentiel des connaissances sur la généalogie et l'histoire des langues indo-européennes, il s'agit du célèbre *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen : kurzer Abriss einer Laut- und Formenlehre der indogermanischen Ursprache, des Altindischen, Alteranischen, Altgriechischen, Altitalischen, Altkeltischen, Altslawischen und Altdeutschen* (1861-1862) d'A. Schleicher¹.

La tâche de Schleicher, nous dit Delbrück en 1882, « a été de passer au crible et d'exploiter la grande masse de recherches entreprises depuis Bopp », notamment dans les années quarante et cinquante : étude des langues romanes (Diez), slaves (Miklosich), celtiques (Zeuss), recherches étymologiques et phonétiques de Pott et von Raumer, travaux de Benfey, Curtius, Kuhn, etc. Schleicher reprend aussi énormément à Bopp : le déclin historique, l'agglutination, les deux classes de racines, verbales et pronominales ; mais il redonne à l'apophonie toute sa place, et sa phonétique est infiniment plus développée et plus exigeante. On sait avec quelle véhémence les néo-grammairiens lui reprocheront de n'avoir pas posé explicitement le principe de l'application sans exception, autres qu'analogiques, des lois phonétiques. Mais sa pratique, et certaines de ses expressions (« lois phonétiques d'une rigueur sans exception » (1860), montrent qu'il n'était pas loin de partager cette conviction. Il admet encore quelques traitements exceptionnels à la suite de Bopp — marque de l'arbitraire historique sur fond de régularité naturelle —, mais dans l'ensemble il énonce « une longue série de lois phonétiques soigneusement étudiées et bien fondées » (Delbrück). Ces lois lui permettent de voyager dans le temps et les dialectes, et d'instaurer la pratique des « formes fondamentales » reconstruites (*Grundformen*), posées à l'origine des diverses formes attestées d'un même mot. Il rompt ainsi avec la coutume de citer les formes sanskrites comme si elles étaient l'origine des formes des autres langues de la famille. Il prend soin de préciser que ces formes reconstruites n'ont peut-être pas existé sous l'aspect que nous leur conférons (c'est le sens de l'astérisque dont il les munit ; sur l'histoire de l'astérisque, voir Kœrner 1976d). Son système vocalique pour l'indo-européen reconstruit, reste cependant celui du sanscrit qui consacre l'originalité du *a*, que les grammairiens du 18^e siècle considéraient comme la voyelle originaire². En reconstruisant l'*Ursprache*, Schleicher transforme la grammaire comparée de la famille indo-européenne, en histoire de l'*indo-européen*.

Le savant est tellement assuré de ses résultats qu'il ira jusqu'à publier une fable en indo-européen primitif dans une revue spécialisée (« Ein Fabel in indogermanischer Ursprache », *Beiträge zur vergleichende Sprachforschung*, 1868, n°5, p. 206-208) :

Avis akvasaas ka³.

-
1. Chercheur infatigable, Schleicher a une information étendue, une connaissance de première main de nombreuses langues : grec, latin, sanscrit, mais aussi polonais, tchèque (il enseigne à Prague), russe, serbe, lithuanien (à la suite d'un travail de six mois sur le terrain). Il s'intéresse également à la philosophie de Hegel, aux sciences naturelles, aux vues typologiques et générales de Humboldt. Il ne reste pas non plus insensible au climat révolutionnaire des années 40. Il publie énormément ; en grammaire comparée on retiendra surtout sa morphologie du vieux slave (1852), son manuel de lithuanien (1856-57), sa grammaire comparée des langues slaves (1868). Sa grande œuvre est évidemment le *Compendium*.
 2. C'est seulement après 1880 que l'opposition des timbres *e* et *o* (confondus en *a* en sanscrit) sera acceptée comme originelle. Voir section suivante et, sur l'histoire des théories du vocalisme indo-européen, Benware 1974.
 3. L'accord du gotique, du vieil indien (=skt), du grec et du latin établit de façon sûre le caractère primitif de cette particule (note de Schleicher).

Avis, jasmin varnaa na aa¹ ast, dadarka akvams, tam, vaagham garum vaghantam, tam, bhaaram magham², tam, manum³ aaku bharantam.

Avis akvabhjams aa vavakat : kard aghnutai mai vidanti manum akvams agantam.

Akvaasas aa vavakant : krudhi avai, kard aghnutai vivisvantsvas : manus patis varnaam avisaams karnauti svabhjam gharmam avibhjams ka varnaa na asti.

Tat kukruvants avis agram a bhugat.

Selon Schleicher, la traduction est « naturellement » inutile pour tous ceux qui sont suffisamment familiers de l'indo-européen ; il en donne une approximation en allemand moderne, dont l'équivalent français peut se présenter comme suit⁴ :

[Le] mouton et [les] chevaux

[Un] mouton auquel la laine n'était pas (un mouton tondu) vit <des> chevaux, celui-ci tirant [un] lourd chariot, celui-là [une] lourde charge, cet autre portant rapidement [un] homme. [Le] mouton dit [aux] chevaux : [Le] cœur se rétrécit [en] moi (ça me désole), en voyant [l']homme mener [les] chevaux.

[Les] chevaux disent : écoute mouton [le] cœur se rétrécit [dans les] ayant vu (nous nous désolons de ce que nous savons bien) : [l']homme [le] maître fait [de la] laine [des] moutons [un] vêtement chaud [pour] lui et [aux] moutons <la> laine n'est plus (les moutons n'ont plus de laine, ils sont tondus, c'est encore pire pour eux que pour les chevaux).

Ceci entendu-ayant [le] mouton plia (s'enfuit) [sur le] champ (il prit la poudre d'escampette).

Il ne restait plus qu'à rendre visible l'histoire de l'indo-européen sous la forme d'un arbre généalogique où se marque la séparation progressive des différents membres de la famille (ci-contre). L'hypothèse génétique (métaphore familiale) est la plus ancienne en matière de théories linguistiques (c'est celle de la Bible). Schleicher n'est certainement pas le premier à avoir tenté de représenter les langues connues à l'aide de l'arbre des généalogistes. Le lecteur trouvera dans notre second tome de cette *Histoire des Idées Linguistiques* un arbre datant de la fin du 18^e siècle dû à F. Gallet, auteur inconnu qui reprend le modèle de Court de Gébelin. Mais la présentation de Schleicher, possède une valeur épistémologique radicale. Les langues d'une même famille découlent toutes d'une même langue que le linguiste reconstruit (Ursprache) ; chaque langue est une entité autonome, clairement séparée à une date donnée de celle qui est son origine et de celles qui descendent également de cette dernière (discontinuité) ; le passage d'une langue à ses descendantes correspond à des règles globales qui affectent, par exemple, leur structure phonétique, indépendamment de la volonté et de la conscience des sujets parlants. Le modèle génétique de l'évolution des langues est désormais incompatible avec le modèle diffusionniste que le 18^e siècle avait mis en place⁵. Ces hypothèses sont très fortes. Méthodologiquement, elles sont à l'origine du succès de la grammaire comparée et historique ; mais leur interprétation est loin d'être claire ; elles seront l'objet de toutes les discussions épistémologiques ultérieures (querelle des lois phonétiques, réintroduction du diffusionnisme par la dialectologie, difficultés à définir ce que l'on entend par « langue », etc.), sans que l'on parvienne véritablement à construire une théorie définitive sur l'histoire des langues et leur réalité.

L'œuvre philosophique et épistémologique de Schleicher est elle-même une tentative d'interprétation. Le linguiste s'inspire de Humboldt, de Hegel et de l'évolutionnisme biologique. Son système, qui changera peu au cours de sa carrière, se trouve exposé notamment dans les premiers chapitres du livre consacré aux *Langues de l'Europe* (1850), dans les ouvrages sur *La langue allemande* (1860), *La théorie de Darwin et la science du langage* (1863), et dans la synthèse consacrée à *L'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme*

1. *Comp. 2^e éd., par. 292* (note de Schleicher)

2. *Comp. 2^e éd., par. 215* (note de Schleicher)

3. Ou bien est-ce le thème got. man- qui conserve la forme la plus ancienne ? (note de Schleicher)

4. Nous avons respecté les crochets entre lesquels Schleicher restitue les éléments absents de la langue ancienne et les parenthèses dans lesquelles il donne des paraphrases. Nous avons indiqué par <> les éléments que le français nous force d'introduire.

5. Dans l'arbre de Gallet, ce choix n'est pas encore fait : les rameaux d'une même branche peuvent se rejoindre (convergence), pour donner naissance à d'autres rameaux.

(1864). On peut le qualifier de naturalisme¹.

Ce qui rapproche les êtres vivants (individus et espèces) et les langues, c'est que leur développement semble guidé par une nécessité interne, en dehors de toute intervention de la liberté humaine (et de la divinité). Schleicher arrache donc en 1850 le langage au règne de l'esprit, de la liberté et de l'histoire, pour le rattacher à la nature. Les langues n'ont pas d'histoire, mais seulement un devenir naturel (*Werden*)². Il reprend à A. W. Schlegel et à Humboldt la tripartition des types de langues : isolantes, agglutinantes, et flexionnelles, et l'affirmation de la supériorité éminente de ces dernières.

Schleicher imagine une complexification graduelle des langues, à l'époque préhistorique, jusqu'au niveau flexionnel parfait atteint par la langue-mère indo-européenne. Il représente cette évolution stadiale en termes hégéliens, chaque étape dépassant la précédente en l'intégrant (*Aufhebung*). Le déclin morphologique (réduction de la complexification, par exemple, perte des déclinaisons) qui suit la disparition de la langue-mère, accepté tout naturellement à l'époque romantique, est devenu un problème en 1860. D'où la conception d'un devenir de l'homme divisé en deux époques que séparent l'apparition des langues supérieures et l'invention de l'écriture. L'esprit humain commence, de façon inconsciente, car non encore réfléchi, par construire et parfaire le langage, expression et instrument de sa pleine humanité. La deuxième époque, historique, peut alors commencer : l'esprit de l'homme se détourne du langage comme fin en soi pour s'appliquer, au moyen du langage, à l'exercice de la liberté. Abandonné par l'esprit créateur, le langage se désintègre peu à peu. Les langues qui actuellement restent proches de la langue-mère (par exemple, le lithuanien) sont des langues de peuples archaïques peu engagés dans l'histoire. Schleicher réussit le tour de force idéologique de proposer deux fois les peuples de l'Europe occidentale à notre admiration : pour la perfection de leur langue-mère, et pour la rapidité de la désintégration historique de ses structures ! Dans cette évolution typologique linéaire il y a un racisme explicite, qui se poursuivra plus tard dans l'anthropologie évolutionniste anglo-américaine. Pour Schleicher, les traits physiques sont inconstants et variables, mais les traits « cérébraux » reflétés dans les types de langues expriment irrémédiablement la hiérarchie des peuples. Pott, qui appartient à la tradition humboldtienne, s'est vigoureusement opposé à de telles thèses (dans *La linguistique et l'inégalité des races humaines*, 1856), et à la simplification linéaire de l'évolution, qui leur sert de base.

Le premier comparatisme indo-européen est un mouvement fondateur qui a évolué sensiblement entre les pionniers et la synthèse de Schleicher. Sur le plan scientifique, on passe en cinquante ans de la parenté à prouver à la parenté établie, de la découverte d'un nouveau champ de recherche à son exploitation. Idéologiquement, les premières découvertes sont reçues dans un climat romantique de retour au passé et d'exaltation de la culture nationale³. À la fin de la période, le positivisme scientifique a pris le relais, et la notion de déclin historique est devenue un problème. La fierté nationale des débuts se durcit en racisme européen chez Schleicher, en nationalisme allemand chez Benfey, et déjà chez Grimm. Il est vrai que le premier comparatisme est essentiellement allemand, et qu'il faudra attendre les années soixante-dix pour que d'autres nations y participent. Les néo-grammairiens ont voulu rompre avec leurs prédécesseurs pour introduire plus de rigueur théorique (voir chap. VII, section 1), mais leur point de départ restera le *Compendium*, à la seconde édition duquel a d'ailleurs participé le néogrammairien Leskien. Koerner (1975b) n'hésite pas à dire que c'est le paradigme de recherche schleicherien — reconstruction, règles phonétiques inflexibles, jeu de l'analogie, recherche empirique des données — qui a déterminé la fin du siècle.

-
1. Pour Schleicher, la linguistique est une science naturelle, contrairement à la philologie et à la grammaire, qui appartiennent au domaine des sciences historiques, où intervient la liberté de l'homme.
 2. Les biologistes s'intéressent symétriquement à la linguistique historique. Darwin compare les organes résiduels des animaux aux lettres devenues muettes et conservées dans l'orthographe. En biologie comme en linguistique se pose le problème de la liaison entre une taxinomie (une typologie) non historique, et les données de l'évolution. « Toute vraie classification est historique », affirme Darwin.
 3. Non sans ironie, car c'est le 18^e siècle philosophique qui inspire Rask et Bopp.

Le rôle du sanskrit

On a vu la longue histoire de l'appropriation de la connaissance du sanskrit par les européens, depuis le 16^e siècle, et le tournant décisif apporté par la colonisation anglaise dans les vingt dernières années du 18^e siècle et le premier quart du 19^e siècle (tome II, p. 557 et s.). On sait comment F. Schlegel s'enthousiasme (après un an d'études !), et publie en 1808 son fameux ouvrage *Sur la langue et la sagesse des Indiens*, écho dithyrambique et échevelé d'une mode en pleine croissance. Il voit dans le sanskrit la mère des langues indo-européennes. Il montre les ressemblances de vocabulaire et les correspondances phonétiques. « Mais le point décisif, qui va tout éclairer ici, c'est la structure interne des langues, ou grammaire comparée, qui nous donnera des éclaircissements nouveaux sur la généalogie des langues de la même manière que l'anatomie comparée a répandu la lumière sur l'histoire naturelle ». Sur ce point, son intuition était correcte.

Prenons le paradigme grec ancien pour *hippos* (cheval), de la seconde déclinaison, et tentons, à partir de là, de distinguer les désinences. On peut dresser la liste pour les trois premiers cas : nom. *hippos* ; voc. *hippe* ; gén. *hippou*. On peut s'arrêter là, comme le font les grammaires du 18^e siècle : cela suffit pour savoir, par exemple, que le génitif de *logos* est *logou*. Il n'est pas si simple de distinguer la désinence et le radical, distinction que l'on trouve dans toute bonne grammaire pédagogique du grec ; il l'est encore moins de comprendre pourquoi le *o* thématique disparaît au vocatif. Si l'on se pose la question de savoir pourquoi le génitif, par exemple, est *-ou*, la réponse traditionnelle consiste à invoquer l'arbitraire du langage. Jusqu'au 19^e siècle la grammaire n'est intéressée que par la *régularité* des paradigmes, ce qui lui importe, dans notre cas, c'est que *-ou* se retrouve dans tous les génitifs de la seconde déclinaison. La question d'où vient le *-ou* n'a pas de statut dans le programme explicatif de la grammaire générale. Il est clair, au reste, que nous ne pouvons pas trouver d'explication dans la langue grecque. Et il peut apparaître anecdotique que la forme du même génitif apparaisse comme *hippo-io* dans certains passages d'Homère.

Maintenant considérons le paradigme du même mot en sanskrit : nom. *açva-s*, voc. *açva*, gén. *açva-sya*. La forme du génitif n'est pas du tout celle du grec. Supposons que nous fassions plusieurs hypothèses :

- i) le sanskrit et le grec dérivent d'une même langue
- ii) le sanskrit a mieux conservé les formes originaires que le grec
- iii) le passage d'une langue ancienne (proto-langue) à une langue qui en dérive se fait par des changements réguliers, qui se retrouvent dans d'autres langues de la même origine.

Nous pouvons alors expliquer notre génitif grec. Nous partirons, en effet, de la désinence sanskrite *-sya*. Différentes comparaisons nous conduisent à penser que le *y sk.* correspond au *j* et le *a sk.* au *o* grecs. Nous aurons donc **-sjo* (où nous utilisons l'astérisque pour noter la reconstruction). Ceci dit nous remarquons qu'en sanskrit et dans d'autres langues comme le latin nous avons un *s* exactement là où nous avons un *h* en grec (sk. *saptâ*, lat. *septem*, gr. *hepta*, sept). Cela nous donne donc **-hjo* ; quand dans cette dernière forme le *j* devient long, ce que l'alphabet grec transcrit par un *i*, on obtient la forme homérique citée plus haut. La suite se devine aisément : chute du *i*, transformation des deux *o* brefs en un *o* long, qui passe à *u* (écrit *ou*)¹.

Sans le sanskrit, il eût été beaucoup plus difficile d'opérer la reconstruction ; on comprend du coup le rôle de cette langue dans l'essor des études indo-européennes. On a sans doute raison d'attacher autant d'importance à Sir William Jones et sa célèbre conférence (voir tome II, p. 560) à la Société Asiatique du Bengale (2 février 1786). Mais une chose est claire : indispensable au comparatisme indo-européen, le sanskrit n'a pu jouer son rôle qu'à partir d'une méthode qui avait bien d'autres sources.

1. Cette explication laisse dans l'obscurité la cause de la variation **-ojjo/*-ojo > -oio/-oo*. Selon une autre hypothèse, *-oo (> ou)* aurait pour origine la désinence pronominale **-oso*.